

III – Le droit de l'enfant au respect.

C'est comme s'il y avait deux vies : l'une, sérieuse, respectable, l'autre, inférieure, quoique tolérée avec indulgence. Nous disons : le futur homme, le futur travailleur, le futur citoyen. Ce qui veut dire que la vraie vie, les choses sérieuses commenceront pour eux plus tard, dans un avenir lointain. Nous condescendons à ce qu'ils tournent autour de nous, mais sans eux la vie semble bien plus commode.

Eh bien non, puisque les enfants ont toujours été et seront toujours. Ils ne nous sont pas tombés du ciel par surprise pour ne demeurer avec nous qu'un peu de temps. Un enfant n'est pas une relation qu'on rencontre au hasard d'une promenade et dont on peut se dégager rapidement par un sourire ou un simple bonjour.

Les enfants constituent un important pourcentage des peuples et nations en tant qu'habitants, ce sont nos concitoyens, nos compagnons de toujours. Ils ont été, ils sont, ils seront.

Une vie pour rire, cela n'existe pas. Non, l'enfance ce sont de longues et importantes années dans la vie d'un homme.

La loi cruelle mais franche de la Grèce et de la Rome antiques autorisait à tuer un enfant. Au Moyen Age, les pêcheurs trouvaient dans leurs filets des cadavres de nourrissons noyés dans des fleuves. Dans le Paris du XVII^e siècle, on vendait des enfants aux mendiants et, sur le parvis de Notre-Dame, on ne se débarrassait pour rien de tout-petits. Ce n'est pas si vieux que ça. On en abandonne encore aujourd'hui lorsqu'ils sont de trop.

Le nombre des enfants illégitimes, délaissés, négligés, exploités, maltraités augmente tous les jours. Certes, ils sont protégés par la loi, mais le sont-ils suffisamment ? Dans ce monde en pleine évolution, de vieilles lois demandent à être révisées.

Nous nous sommes enrichis. Nous ne vivons plus seulement du fruit de notre travail. Nous sommes les héritiers, les actionnaires, les copropriétaires d'une immense fortune. Des villes entières avec leurs immeubles, leurs hôtels, leurs théâtres, des mines, des usines sont aujourd'hui notre propriété. Les marchés du monde regorgent de marchandises dont le transport est assuré par un nombre toujours croissant de bateaux. Les marchands assaillent les consommateurs pour vendre leurs biens.

Dressons un bilan : quelle est la part du revenu global qui devrait revenir à l'enfant légalement et non pas en tant qu'aumône ? Vérifions honnêtement nos comptes pour voir ce que nous mettons à la disposition du peuple enfantin, de cette partie de la nation qui, pour n'avoir pas encore grandi, se trouve réduite à la condition de serfs. A combien se monte notre patrimoine ? Comment a-t-il été divisé ? Ne les avons-nous pas déshérités, nous, les tuteurs malhonnêtes ? Ne les avons-nous pas expropriés ?

Ils vivent à l'étroit, dans la pauvreté, dans l'austérité, dans l'ennui. Ils étouffent.

Nous avons introduit une scolarité obligatoire, imposé le travail intellectuel, mis au point des registres de noms et des convocations à domicile. Et voici l'enfant chargé de la dure obligation de concilier les intérêts contradictoires des deux autorités auxquelles il est simultanément soumis.

Les parents supportent mal les exigences de l'école et les conflits qui en découlent accablent l'enfant. Mais lorsque l'école accuse les enfants, les parents se solidarisent avec elle. Ils ne refusent que les devoirs qu'elle leur impose à eux.

Le service militaire, n'est-ce pas aussi pour un soldat une préparation pour le jour où il sera appelé à l'action ? Pourtant, l'Etat pourvoit à tous ses besoins : il reçoit un toit, de la nourriture, un fusil et une solde. On lui fournit tout cela parce qu'il y a droit : ce n'est jamais une aumône.

Un enfant soumis à la scolarité obligatoire est, lui, réduit à mendier auprès de ses propres parents ou de la communauté.

Les législateurs genevois ont confondu les notions de droit et de devoir : le ton de la Déclaration¹ relève de la prière et pas de l'exigence. C'est un appel aux bonnes volontés, une demande de compréhension.

L'école crée le rythme des heures, des journées, des années, et confie à ses bureaucrates le soin de pourvoir aux besoins de nos jeunes citoyens. Pourtant, l'enfant est un être doué d'intelligence qui connaît lui-même ses besoins, ses problèmes, ses difficultés. Pas besoin d'ordres despotiques, de rigueurs imposées, d'un contrôle méfiant. Ce qu'il faut, c'est du tact pour rendre l'entente possible, et une confiance en l'expérience, qui facilitera la cohabitation, la collaboration.

L'enfant n'est pas un sot : chez eux, les imbéciles ne sont pas plus nombreux que chez nous. Nous drapant dans notre dignité d'adultes, nous leur imposons cependant un nombre considérable de devoirs ineptes et de tâches irréalisables. Que de fois l'enfant ne s'arrête-t-il pas frappé de stupeur devant tant d'arrogance, tant d'agressivité, tant de bêtise de l'âge !

L'enfant possède un avenir, mais il possède aussi un passé fait de quelques événements marquants, de souvenirs, de méditations profondes et solitaires. Comme nous, il sait et il oublie, respecte et méprise, raisonne bien et se trompe quand il ne sait pas. Sage, il accorde sa confiance ou la refuse.

Il est comme un étranger dans une ville inconnue dont il ne connaît ni la langue, ni les lois et les coutumes, ni la direction des rues. Souvent, il préfère se débrouiller seul, mais si c'est trop compliqué, il demande conseil. Il a alors besoin d'un guide qui répondra à ses questions.

Du respect pour son ignorance.

Un mauvais esprit, un coquin vont exploiter la naïveté de l'étranger en lui donnant une réponse incompréhensible afin de l'induire en erreur. Un goujat grommellera entre ses dents quelques mots peu aimables. Comme eux, au lieu de lui servir d'informateurs polis, nous aboyons grossièrement, nous accablons l'enfant de nos invectives, de nos apostrophes, de nos punitions.

Il serait bien pauvre, le savoir de l'enfant, s'il n'allait le puiser auprès d'un camarade ou ne nous le dérobaient en écoutant aux portes et en surprenant nos conversations.

Du respect pour sa laborieuse quête du savoir.

Du respect pour ses échecs et pour ses larmes.

Un bas déchiré, un verre cassé signifient en même temps un genou écorché, un doigt blessé ; chaque bleu, chaque bosse s'accompagnent de douleur.

Une tache d'encre dans le cahier, ce n'est qu'un petit accident malheureux, mais c'est aussi pour lui un nouvel échec, une peine.

– Quand c'est papa qui renverse du thé, maman dit : ce n'est rien ; moi, je me fais toujours attraper.

Encore mal familiarisés avec la douleur et l'injustice, les enfants souffrent et pleurent plus souvent que nous. Mais nous nous moquons de leurs larmes, elles nous semblent sans gravité, nous agacent quelquefois.

– Pleurnichard, grognon, ronchon, braillard. Voici quelques épithètes charmantes dont nous avons enrichi notre vocabulaire pour parler des enfants.

Quand il s'entête ou fait des caprices, ses larmes expriment son impuissance, sa révolte, son désespoir ; c'est l'appel au secours d'un être délaissé ou privé de liberté, subissant une contrainte injuste et cruelle. Ces larmes sont parfois signe d'une maladie et toujours celui d'une souffrance.

Du respect pour la propriété et le budget de l'enfant ! Il participe aux soucis matériels de sa famille, ressent ses difficultés et, comparant sa situation à celle d'un camarade plus fortuné, il souffre à l'idée de soustraire au budget familial quelques sous péniblement gagnés. Il souffre de se sentir à la charge des siens.

Comment faire lorsqu'on a besoin d'acheter une casquette, un livre, un billet de cinéma ? Que faire lorsqu'on n'a plus de place dans l'ancien cahier ou lorsqu'on vient de perdre ou de se faire piquer un crayon ? Que faire lorsqu'on a envie d'offrir un cadeau à la personne qu'on aime, de prêter de l'argent à un ami, de s'acheter un gâteau ? Il y a tant de choses dont il est difficile de se passer, tant de désirs, tant de tentations autour de soi... et l'argent qui manque.

Le fait que les vols constituent le délit le plus fréquent chez les mineurs, n'est-ce pas un avertissement qui devrait nous inciter à une plus grande vigilance ? Les punitions n'y pourront rien : c'est la conséquence fâcheuse de notre manque d'intérêt pour le problème du budget de l'enfant.

Tous ces objets obtenus par la mendicité et qui constituent la propriété de l'enfant, il ne faut pas les voir comme un bric-à-brac sans valeur : ils représentent les matériaux et les outils de son travail, ses espoirs et ses souvenirs.

Toute cette amertume de ses jeunes années, tous ces soucis, ces inquiétudes, ces déceptions n'ont rien d'imaginaire ; ils sont authentiques.

L'enfant grandit. Il vit avec plus d'intensité, sa respiration se fait plus rapide, son pouls bat plus vite ; il construit son être, prend de l'ampleur, s'enfonce plus profond dans la vie. Il grandit jour et nuit : pendant son sommeil, au milieu de ses jeux, rires et pleurs, et aussi quand il fait des bêtises, puis vient, tout penaud, vous demander pardon.

Au cours de sa croissance, il connaît des printemps de travail intense et des automnes de répit. Son cœur a du mal parfois à suivre, ses os grandissent, les glandes changent de chimie en s'atrophiant ou s'éveillant ; des carences ou des excès apparaissent, et des inquiétudes, et des surprises toujours nouvelles.

Tantôt, il voudrait courir, respirer le grand air, lutter, soulever des poids, remporter des victoires, tantôt il aimerait se cacher dans un coin, rêvasser, évoquer des souvenirs nostalgiques. Tour à tour, il aime la vie dure, l'effort et la tranquillité, la chaleur, le confort. Ses enthousiasmes et ses découragements se succèdent.

Des lassitudes subites, des rhumes, des indispositions s'enchaînent. Il a trop chaud, il tremble de froid, il a sommeil, il meurt de faim, de soif, se sent mal : tout cela, ce ne sont pas les grimaces ni les excuses du cancre.

Du respect pour les mystères et les à-coups de ce dur travail qu'est la croissance.

Du respect pour les minutes du temps présent. Comment saura-t-il se débrouiller demain si nous l'empêchons de vivre aujourd'hui une vie responsable ? Ne pas piétiner, ne pas humilier, ne pas en faire un esclave du lendemain ; laisser vivre sans décourager, ni brusquer, ni presser.

Du respect pour chaque minute qui passe, car elle mourra et ne reviendra plus ; blessée, elle se mettra à saigner, assassinée, elle reviendra hanter vos nuits.

Laissons-le, confiant, boire la gaieté du matin. C'est ce qu'il veut. Un conte, une conversation avec le chien, une partie de ballon ne sont pas pour lui du temps perdu ; il ne se presse jamais en regardant une image, en recopiant une lettre. Il fait tout avec une charmante bonhomie. C'est lui qui a raison.

Nous avons une peur naïve de la mort parce que nous ignorons que la vie est un cortège de moments qui meurent et qui renaissent. Une année : à peine de quoi adapter l'éternité à l'usage de tous les jours. Un instant : le temps d'un sourire ou d'un soupir. Une mère désire élever son enfant. Elle ne le pourra pas. C'est sans cesse une femme différente qui quitte un homme pour en accueillir un autre, et c'est ainsi depuis toujours.

Nous attribuons à nos pauvres années des degrés différents de maturité. A tort : il n'y a pas de hiérarchie au niveau de l'âge, comme il n'y a pas de graduations au niveau des sentiments, qu'il s'agisse de la douleur, de la joie, de l'espoir, de la déception.

Lorsque je parle ou que je joue avec un enfant, un instant de ma vie s'unit à un instant de sa vie, et ces deux instants ont la même maturité. Si je suis au milieu d'un groupe, c'est un seul enfant que je salue du regard ou du sourire. Et si je me fâche, je ne détruis pas pour autant notre union, mais j'empoisonne un important moment de sa vie par un méchant et vindicatif moment de ma vie.

Renoncer au nom d'un futur incertain ? Que promet-il donc de si séduisant ? Nous le peignons de couleurs exagérément sombres puis le jour vient où nos prévisions s'accomplissent : la maison s'écroule puisqu'on a négligé la construction des fondations